

Anri Sala, portrait de l'artiste en haut-parleur

Le plasticien, qui représentera la France à la Biennale de Venise en 2013, est à découvrir au Centre Pompidou

Emmanuelle Lequeux, rubrique Culture, Le Monde, 19 Juin 2012, p.25.

Art contemporain

Il y a de la grâce dans son regard. Une grâce qu'il sait partager dans des expositions qui se déploient comme des temps en suspens, où le visiteur flotte entre deux états : celui d'une conscience aiguë du monde et un profond sentiment d'irréalité. Qualité rare qui fait d'Anri Sala, né en 1974 à Tirana, en Albanie, un des plasticiens les plus touchants. Lui qui doit représenter la France à la prochaine Biennale de Venise en 2013 le démontre une nouvelle fois avec une exposition au Centre Pompidou.

On pourrait croire que la vidéo est son médium : c'est à travers de courts films qu'il s'est fait remarquer il y a une dizaine d'années. Mais c'est plutôt avec le temps qu'il compose, et la musique en est sa quintessence. Langage découvert dans l'exil : au seuil de l'âge adulte, Anri Sala a quitté son Albanie natale. Il est venu étudier en France, aux Arts déco de Paris, puis au Fresnoy de Tourcoing. Mais aucun bluff dans ses installations qui réinventent le dialogue entre images et sons : juste une dense poésie qui donne envie d'errer longtemps dans son œuvre. On conseille ainsi de réserver une bonne heure pour visiter sa vaste installation au Centre Pompidou.

Dans des cabines sculptées en biseau, cinq écrans disposés en éventail découpent l'espace comme les heures d'un cadran solaire. L'immense baie vitrée au fond de la salle en forme un sixième. Passants pressés ou pris à la contemplation de la fontaine de Niki de Saint Phalle et Jean Tinguely, effets de la pluie dans la nuit qui approche, du soleil à son zénith : ce panorama participe pleinement de l'exposition ; il la fait vibrer en faisant pénétrer les aléas du réel à grandes bouffées. Tout le reste relève de la maîtrise absolue.

Sur les écrans, quatre films. Ils existaient tous, mais sont ici métamorphosés. Car l'artiste a décidé de les mixer ensemble, plutôt que de les présenter dans leur intégrité. Première impression que ressent l'amateur d'art qui les connaît déjà : ils perdent à cette réduction en fragments. Surtout qu'ils tournent dans l'espace, passant d'un écran à l'autre et obligeant à se lever toutes les trois ou quatre minutes pour traquer l'image sur l'écran suivant. Lassitude, parfois, de voir ces crescendos incessamment interrompus. Mais, au bout d'une heure, on est conquis : Sala a fait finalement surgir notre propre musique intérieure.

Le travail du son y est pour beaucoup. Diffusés par des haut-parleurs dernière génération, bruits et musiques tourment eux aussi dans l'espace. Parfois coordonnés à l'image, ou la précédant, ils happent l'attention vers un hors-champ. Nous mettons dans une course. En écho à celle mise en scène dans le chef-d'œuvre de l'exposition : *1395 Days*.



Ci-dessus : la vidéo « 1395 Days » (2011) prend pour toile de fond le siège de Sarajevo. Une violoniste que son orchestre attend court pour échapper aux snipers. Anri Sala. Ci-contre : Anri Sala. « La langue est un lieu de pouvoir, et en moi la syntaxe s'est cassée. On peut dire que dans mon œuvre la musique permet de rester dans la narration, mais sans l'encadrer. » Philippe



En toile de fond : le siège de Sarajevo, qui dura 1395 jours. L'héroïne, une femme au visage bouleversant. Dans les rues de sa ville, elle marche d'un pas peu assuré ; dans ses yeux, terreur et certitude. Et, à chaque croisement de rue, une fuite en avant : comme ses concitoyens, elle part soudain dans une course effrénée pour échapper aux snipers. Très rarement, une balle siffle. Mais, elle, semble protégée :

violiniste, son orchestre l'attend. Il répète dans une salle au loin, qu'elle tente de rejoindre.

On comprend alors ce qui la protège : ces quelques notes de la *Symphonie n°6 « Pathétique »* de Tchaïkovski, qu'elle chantonne pour se donner du courage. Elle est parfois à bout de souffle, mais la mélodie l'emporte. Comme si elle entendait, par télépathie, ses pairs au loin. Ainsi cette ville, des plus

meurtrees, devient symphonie. La musique comme issue de secours.

Jouer du monde comme d'un instrument : depuis quelques années, Anri Sala a axé la majeure partie de son travail autour de ce leitmotiv. Les réalités les plus diverses lui servent ainsi de caisse de résonance. « J'aime à placer une idée, un espace, sous l'influence du monde, pour les "mettre en fréquence" par le biais du son et de la musique, les faire entrer en vibration, explique-t-il. Je cherche à faire jouer l'architecture, comme on le dit d'un instrument. »

Une première œuvre donnait déjà les clefs de cette recherche. Elle s'intitule *Long Sorrow*. On y voit le saxophoniste Jemeel Moondoc, perché en haut d'un HLM berlinois. Il improvise à tout-va, la ville à ses pieds. Mais c'est elle qui semble jouer à travers lui, cette capitale dont Anri Sala a fait depuis quelques années le point de départ de sa conquête du monde de l'art.

Autre développement du motif : une vidéo réalisée lors d'une performance qui s'est tenue à Bordeaux, en 2009. Sala a choisi comme cadre une salle de concert désaffectée, pour cause d'amiante, qui fut un haut lieu de l'émergen-

ce du punk. L'artiste la fait revivre quelques minutes, en faisant sourdre de sa façade le refrain culte des Clash, *Should I Stay or Should I Go*, choisie car « c'est la seule mélodie du punk, or seule la mélodie entre dans le souvenir, pas le rythme ».

La ritournelle obsède effectivement très vite le visiteur du Centre Pompidou : d'autant plus qu'une petite boîte à musique se trouve fichée dans une des fenêtres. En l'activant, le visiteur peut alors composer sa propre exposition : choisir de faire se heurter les Clash à Tchaïkovski, ou faire écho au film bordelais.

Comme Philippe Parreno (*lire ci-dessus*), Sala sait ainsi faire partition ouverte de toute exposition. Le tempo ? Maîtrisé au métronome. De temps à autre, les films s'arrêtent, et des batteries automatiques prennent le relais. Elles pro-

longent une autre vidéo, *Answer Me* : dialogue impossible entre une jeune femme et son aimé. Elle, tente de lui parler. Lui, répond seulement de quelques coups de baguettes sur ses cymbales, comme si les mots refusaient de naître. Comme si seule la musique pouvait faire lien.

Le langage est ainsi souvent absent de l'œuvre de Sala, depuis son origine. « Dès mon premier film, où je montrais ma mère soumise à la langue de bois caractéristique des dictatures et au déni de son passé, j'ai compris que la langue n'était pas seulement un vecteur de communication, mais aussi une force négative, un lieu de pouvoir, et en moi la syntaxe s'est cassée. On peut dire que dans mon œuvre la musique permet de rester dans la narration, mais sans l'encadrer, en ouvrant des significations possibles, en permettant d'aller au-delà du concept. Elle s'est substituée au verbe, car elle est plus proche du souffle. » ■

EMMANUELLE LEQUEUX

Anri Sala, Centre Pompidou, Paris 3^e. Tél. : 01-44-78-12-33. Tous les jours sauf le mardi, de 11 heures à 21 heures. De 11 euros à 13 euros. Jusqu'au 6 août. Centrepompidou.fr

A la Fondation Beyeler, son compère Philippe Parreno joue une mélodie en sous-sols

Bâle
Envoyée spéciale

Quelques rides, rien, des ronds dans l'eau... Cela suffit. La conceptuelle délicatesse de Philippe Parreno prend les chemins de traverse les plus inattendus. Il faut donc s'arrêter avant la porte de son exposition à la Fondation Beyeler, à Bâle, et s'attarder pour contempler le plan d'eau qui entoure le superbe bâtiment de Renzo Piano : au milieu des nymphéas qui dialoguent avec ceux de Monet déployés à l'intérieur, l'eau frémit. Elle vibronne en concentrique, elle ondoie doucement, elle s'affole ou se tait : elle obéit en

fait aux haut-parleurs que Philippe Parreno y a déposés. Aucun son ne sourd, juste du faux silence fait mouvement. Ne serait-ce que pour cet instant, on est reconnaissant à ce rare plasticien français de nous offrir enfin une nouvelle exposition.

Il faut descendre dans les sous-sols pour connaître l'origine de cette installation « sonore » : il s'agit d'un film que l'artiste définit comme « une bête enterrée » dans les tréfonds du bâtiment. CHZ, pour *Continuously Habitable Zone*, nom donné aux planètes où la vie pourrait naître quelque part dans la galaxie. Est-on sur Terre, en son cœur de lave, ou

sur une étoile inconnue ? L'artiste nous propose en tout cas une promenade aussi envoûtante que charbonneuse. La caméra se promène dans les méandres d'un jardin fait de nuit, que l'artiste a composé tout spécialement avec un paysagiste.

Quelque part au fin fond du Portugal se trouve ainsi un site dont tous les détails sont de noirceur : entre plantes obscures et mines étincelantes, nos pas errent à tâtons, emportés dans un souffle. « Dans vingt ans, que je sois là ou pas, j'aimerais que quelqu'un fasse un nouveau film pour voir comment cette chose a vécu, comment elle a survécu à sa repré-

sentation », projette l'artiste, parvenu à la notoriété grand public grâce à son film sur Zinédine Zidane, réalisé avec Douglas Gordon.

Ténèbres et lumière

Revenus d'un voyage au centre de la Terre par le biais de sismographes, les sons de CHZ prennent aux tripes visiteurs et bâtiment. Il y a de la tragédie dans cette ballade tellurique, quelque chose des enfers qu'aurait approchés notre Orphée. Mais à ce film ténébreux répond un autre, de lumière, d'or et de désurrection. Il s'intitule *Marilyn*, et redonne littéralement vie à l'héroïne des *Misfits*.

Une suite de l'Hôtel Waldorf

Astoria, à New York, où la star a passé quelque temps. Sa voix, inimitable, décrit les fleurs et meubles de sa chambre. Sa plume, obsessionnelle, rédige sur un papier âpre quelques pensées. Son ombre, on la percevait presque. Mais peu à peu le film se décompose, et l'on comprend que tout n'est que machination : un robot imite la main écrivant, un logiciel fait revivre le souffle de la belle. Tout s'effondre. Quelques minutes pourtant, ce fantôme a hanté une fois encore la réalité, en un film « sur une image qui a tué la vie plus qu'elle n'en a produit ».

Projetées alternativement, ces

deux œuvres – « Deux manières de traiter le rapport de l'image à la vie » – ne s'éteignent jamais vraiment : leur bande-son leur survit dans l'espace et s'empare de tout l'épiderme du bâtiment pour le faire palpiter. Ils se prolongent aussi dans l'intimité de chacun, un DVD étant distribué à tous les visiteurs. Après un visionnage, il s'efface. A chacun de programmer la disparition des images, ou leur virtuelle perpétuité. ■

E.L.

Philippe Parreno, Fondation Beyeler, Baselstrasse 101, Riehen/Bâle. Tél. : +41 (0) 61-645-97-00. Jusqu'au 30 septembre. Fondationbeyeler.ch